

Philippe Mottu

*«Caux  
est l'endroit»*



Du même auteur :

*L'Occident au défi*, La Baconnière, Neuchâtel, 1963.

*Révolution politique et révolution de l'homme*, La Baconnière, 1967.

*Caux, de la Belle Epoque au Réarmement moral*, La Baconnière, 1969.

*Le Serpent dans l'ordinateur*, essai sur le comportement de l'homme mis au défi par la modernité, La Baconnière, 1976.

*Regard sur le siècle*, préface d'Edouard Balladur, L'Age d'homme, Lausanne, 1996.

**A**u début de ce récit, permettez-moi d'évoquer tout d'abord l'impact du Groupe d'Oxford sur la Suisse au cours des années trente et ce qui s'est passé dans notre pays pendant la guerre. Cela permettra de mieux comprendre les raisons de l'initiative que nous avons prise, il y a cinquante ans, de créer le Centre de rencontres du Réarmement moral à Caux.

## **Les années trente**

En octobre 1929, la période d'euphorie de l'après-guerre prend fin brusquement aux Etats-Unis : la bourse de New-York commence à s'effondrer, entraînant avec elle toute l'économie occidentale. Des centaines de banques font faillite et une profonde dépression s'installe des deux côtés de l'Atlantique. Après trente-quatre mois de baisse continue, la bourse atteint en juillet 1932 son niveau historique le plus bas. Des milliers d'entreprises avaient entre temps fermé leurs portes et des millions de travailleurs se trouvaient au chômage. Aucune sécurité sociale n'existant à l'époque, une misère effrayante s'installe dans tout le monde occidental.

En Europe, Mussolini avait pris le pouvoir en Italie et Hitler allait devenir Chancelier du IIIème Reich à la suite des élections législatives de 1933.

En URSS, Staline régnait en maître, imposant un régime totalitaire pur et dur.

Quant aux Etats-Unis, ils étaient repliés sur eux-mêmes, refusant de voir la montée des périls en Europe.

C'est dans ce contexte politique, social et économique morose que Frank Buchman, créateur du Groupe d'Oxford, se rend à Genève en janvier 1932 pour rencontrer certains hauts fonctionnaires de la Société des Nations. Il en profite aussi pour organiser plusieurs réunions avec des personnalités locales. Ma sœur aînée prend part à l'une de ces rencontres et c'est ainsi que j'entends parler pour la première fois du Groupe d'Oxford à notre table de famille, au presbytère de Chêne.

La Suisse se trouve alors dans une profonde crise économique. Le protectionnisme régnant dans le monde avait fermé à notre pays, les uns après les autres, tous ses marchés d'exportation. Attisé par l'opposition idéologique entre la gauche et la droite, le climat social prend un tour violent.

La faillite du Comptoir d'escompte, une banque qui s'était mise au service des petites entreprises, secoue toute la ville de Genève. Bientôt, les affrontements virent à l'émeute. Le 9 novembre 1932, l'armée doit intervenir, mais elle le fait d'une manière si maladroite qu'on relève de nombreux morts et blessés. Pour moi, qui me trouve sur place, le choc est traumatisant. Bien que patriote et opposé au communisme, je suis bouleversé par ces événements dramatiques.

J'avais alors vingt ans. Travaillant dans une banque privée de Genève, je devais partir faire un stage de deux ans dans un établissement new-yorkais. Un événement surprenant devait

cependant faire basculer ma vie et me faire prendre une nouvelle direction.

Au soir du 2 février 1933, je décide d'aller à la cathédrale Saint-Pierre écouter le pasteur Jean de Saussure qui doit présider un culte destiné aux hommes d'affaires. J'entre dans ce temple en agnostique, plein d'ambition pour ma vie. J'en sors une heure plus tard ayant fait l'expérience d'une rencontre avec Celui qui a gravé dans mon esprit cette parole : « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Ce soir-là, ma vie s'ancre dans une foi qui ne m'a jamais quitté au travers des épreuves, des hauts et des bas, des joies et des peines, des succès et des échecs.

A l'automne 1933, je pars pour Lausanne compléter mes études en vue d'entrer à la Faculté de théologie de l'université de Genève. C'est là que je vais rencontrer le Groupe d'Oxford en la personne d'un professeur de latin, Jules Rochat. D'une manière simple et naturelle, il me parle de l'écoute intérieure et du partage, de coordonnées morales permettant d'évaluer la qualité de nos pensées et de nos actes, valeurs indispensables pour vivre harmonieusement avec ceux qui nous entourent.

En septembre 1935, Frank Buchman revient à Genève avec une nombreuse équipe pour rencontrer les délégués participant à l'Assemblée générale de la Société des Nations. Il établit son quartier général à l'Hôtel Métropole ; c'est là que je le rencontre pour la première fois. Le lien qui se noue entre nous durera vingt-cinq ans. La personnalité charismatique de cet Américain me fascine ; à l'aise avec les gens les plus simples comme avec les grands de ce monde, il avait un don extraordinaire pour faire sortir le meilleur de ceux qu'il rencontrait.

Buchman avait une vision pour le monde, sachant que rien ne pouvait se faire sans les hommes. Au contraire des intellectuels qui

élaborent des idées abstraites, il pensait que l'avenir du monde dépendait des décisions morales prises par des hommes et des femmes engagés dans la vie concrète.

Venu à Genève pour rencontrer les hommes d'Etat, Frank Buchman n'oublie pas les Genevois. Plusieurs réunions sont organisées à la Salle de la Réformation et au Victoria Hall.

Invité à rencontrer une délégation du Conseil fédéral, il se rend à Berne où il est reçu par le Président de la Confédération, Rudolf Minger, et par le Conseiller fédéral Pilet-Golaz. Ce dernier suivait avec intérêt le travail du Groupe d'Oxford ; en 1934, il avait envoyé un message de grande qualité aux participants à une rencontre qui avait lieu à Thouné.

1936 voit la montée des périls : Hitler réoccupe la Rhénanie en violation des conventions internationales. Ni la France, ni la Grande-Bretagne n'ont le courage d'intervenir. Mussolini envahit l'Ethiopie et en fait une colonie italienne d'Afrique. En France, Léon Blum constitue un gouvernement dit de Front populaire.

En 1937, après cinq ans d'action du Groupe d'Oxford en Suisse, l'équipe qui s'est constituée au plan national décide qu'il est temps de s'adresser au pays tout entier. Une grande manifestation se déroule au printemps dans la grande halle du Palais de Beaulieu, à Lausanne, qui accueille 10.000 personnes. Des trains spéciaux sont affrétés pour amener des Suisses de tous les coins du territoire. La presse et la radio donnent à cette mobilisation des esprits un écho très favorable.

Le climat social, il faut le dire, avait beaucoup évolué les années précédentes. La Suisse était en danger, et chacun en était conscient. Le Groupe d'Oxford avait apporté une contribution significative en aidant les partenaires sociaux, patronat et syndicats, à établir une atmosphère nouvelle par la signature de conventions connues sous le nom de « paix du travail ». Le pays allait en être profondément marqué.

Une vague d'honnêteté avait convaincu des milliers de contribuables de déclarer leurs revenus avec plus de probité, ce qui avait eu un effet sur le montant des impôts payés. De nombreux couples avaient retrouvé ou renforcé leur unité.

Une brochette de personnalités remarquables animent alors le Groupe d'Oxford : Alfred Carrard, professeur à l'École polytechnique fédérale, Emil Brunner, professeur de théologie à l'Université de Zurich, Théophile Spoerri, professeur de littérature française et italienne, futur recteur de l'Université de Zurich, le médecin Paul Tournier, dont la réputation dépassera de beaucoup les frontières de la Suisse ; ses livres seront traduits dans une vingtaine de langues.

C'est à la suite de cette manifestation que je prends la décision, avec l'appui de mon ami Roger Faure, un architecte français qui s'est joint à l'équipe de Frank Buchman, de consacrer tout mon temps à cette action. Consulté à ce sujet, le doyen de la Faculté de théologie de Genève, le professeur Auguste Gampert, me donne son accord avec ces mots : « Enfin un Genevois qui a le courage d'aller jusqu'au bout de ses convictions ! »

Le 3 mai 1937, je reçois une lettre signée de Frank Buchman m'invitant à venir le voir aux Pays-Bas pour m'entretenir avec lui de ma décision.

**M**es premiers pas au sein de l'équipe internationale coïncident avec une période de tensions politiques extrêmes entre les trois puissances de l'Axe - Allemagne, Italie, Japon - et la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis, l'URSS de Joseph Staline jouant avec subtilité un double jeu. C'est l'époque de l'Anschluss de l'Autriche. Toutes les grandes puissances procèdent alors à un intense réarmement militaire.

Depuis plusieurs années, pendant les congés universitaires, Frank Buchman réunissait des amis du monde entier lors de rencontres internationales à Oxford. Une de ces conférences me permet de

nouer des amitiés qui dureront toute ma vie. Au cours de ces semaines, j'ai en particulier l'occasion de m'entretenir pendant des heures avec le Dr Paul Tournier, qui est en train de réunir les idées préparant la publication de son premier livre « La Médecine de la personne ».

Je rencontre aussi Jimmy Newton et Charles Haines, deux Américains issus des milieux industriels. Ils offrent de m'accompagner en Suisse pour rencontrer des personnalités du monde des affaires, parmi lesquels le président de Nestlé, le fondateur de la Migros, ou encore le directeur général des aciéries Von Roll et le président du syndicat FOMH, qui ont été à l'origine de la première convention du travail dans l'industrie des machines.

Au cours du même été, des amis anglais avaient conçu une revue illustrée qui présentait d'une manière très dynamique, dans le style des magazines de l'époque, les principales étapes de l'action du Groupe d'Oxford à l'échelle du monde. Durant l'automne, nous mettons au point les éditions française et allemande de cet album intitulé « Marée montante ».

Nous établissons notre quartier général dans la demeure de la famille de Trey, à Zurich. Théo Spoerri supervise la version allemande, Roger Faure la française. Pendant plusieurs semaines, Morris Martin, un Anglais, Roger Faure et moi faisons la navette entre Zurich et Zofingue, où nous avons confié la fabrication à la grande imprimerie Ringier.

En 1938, Caux entre en scène pour la première fois. Nous cherchions un hôtel en vue d'organiser une rencontre suisse pendant quatre jours à Pâques ; nous dénichons un établissement qui connaissait depuis le début de la décennie de grandes difficultés financières et qui avait échangé le nom prestigieux de Caux-Palace contre celui plus modeste d'Hôtel Esplanade. Le directeur offre de nous héberger contre la modique somme de onze francs par jour, pension complète. C'est au cours de cette session



que beaucoup de nos amis suisses découvriront le site enchanteur de ce balcon dominant le lac Léman.

Mai 1938 : Frank Buchman se trouve à Freudenstadt, en Allemagne, avec quelques-uns de ses proches collaborateurs pour se reposer et pour réfléchir à la suite à donner à l'action du Groupe d'Oxford, qui prend toujours plus d'ampleur.

Alors qu'il se promène dans la forêt, derrière l'hôtel Waldlust, une idée s'impose à son esprit : « Ce dont le monde a besoin, c'est un réarmement moral et spirituel des nations. »

Il avait prévu de célébrer son 60<sup>ème</sup> anniversaire le 4 juin à Londres ; il décide de profiter de cette occasion pour lancer publiquement cette idée sous forme d'appel. L'écho est immédiat. Dans les mois suivants, des déclarations appuyant ce concept fusent de tous les coins du monde. Hommes d'État, monarques, hommes politiques ou professionnels des médias, chacun veut apporter son soutien à cette idée. Il est vrai qu'elle est dans l'air du temps, chacun étant bien conscient de la nécessité, pour les démocraties, de trouver une dynamique face aux Etats totalitaires.

En juin 1938, alors que je suis à Londres, Frank Buchman me convoque au Brown's Hotel, où il a établi son quartier général, pour me faire part de sa décision de tenir en Suisse une première assemblée mondiale pour le Réarmement moral. Un de ses amis anglais lui a recommandé Interlaken. Buchman me demande de me charger de la logistique de cette rencontre, qui doit se tenir pendant dix jours au début du mois de septembre. Il compte ensuite se rendre à Genève pour rencontrer une fois encore les délégués à la Société des Nations.

Pour la première fois, Buchman me confie donc la responsabilité d'une grande opération. J'ai conscience de l'importance de cette conférence, qui doit réunir des centaines de participants venant du monde entier.

Au cours de l'été, la tension politique s'accroît de façon constante, Hitler étant déterminé à reprendre les territoires des Sudètes qui ont été attribués à la Tchécoslovaquie par le traité de Saint-Germain en 1919.

En fait, l'assemblée du Réarmement moral se déroule alors que se préparent les accords de Munich entre la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Italie. Ceux-ci prévoient l'évacuation des territoires des Sudètes et leur occupation par l'armée allemande. L'Europe retient son souffle, ne sachant pas si la guerre va éclater du jour au lendemain. En fait, le compromis accepté par la France et la Grande-Bretagne est accueilli avec soulagement par l'opinion publique ; celle-ci croit avoir échappé à la guerre, alors qu'en réalité l'accord encourage Hitler dans sa politique d'expansion.

Frank Buchman arrive à Genève à la mi-septembre en compagnie d'une forte équipe. Un déjeuner mémorable a lieu à l'Hôtel des Bergues, avec la participation de plusieurs ministres des Affaires étrangères. Le directeur du « Journal de Genève », Jean Martin, publie un supplément du quotidien consacré au Réarmement moral ; il l'envoie avec une lettre personnelle à ses collègues de la presse dans le monde entier.

A l'automne 1938, Frank Buchman décide qu'il est temps de retourner aux États-Unis. Il m'invite à me joindre à son équipe pour quelques mois.

Pendant les journées de Pâques 1939, les Suisses se rencontrent à nouveau à Caux. L'un des sujets abordés au cours de cette session est la mutation intervenue l'année précédente entre le Groupe d'Oxford, tel qu'il s'est développé en Suisse depuis 1932, et l'appel au réarmement moral et spirituel des nations. Ce concept nouveau bouscule certains de nos collègues, peu habitués à penser dans des dimensions aussi vastes.

A la fin avril, je m'embarque pour New-York sur le paquebot français « le Normandie ». Les quatre mois que je vais passer aux

Etats-Unis me permettront un premier contact avec les réalités de la vie de ce grand pays. Vivant au coeur de l'équipe entourant Frank Buchman, j'apprends en quelque sorte à comprendre de l'intérieur la situation politique, sociale et économique de l'Amérique. New-York, Washington, Hollywood et San Francisco sont les principales étapes de cette initiation.

Une intense lutte idéologique se déroule entre le camp des isolationnistes qui veulent à tout prix maintenir leur pays à l'écart des problèmes de l'Europe et ceux qui mesurent le danger extrême des régimes totalitaires allemand et soviétique. Le marxisme avait alors profondément influencé les milieux culturels américains. D'autre part, la politique sociale et économique du pays avait été transformée par le New Deal du Président Roosevelt qui voulait répondre aux immenses besoins provoqués par la crise des années trente.

Les rencontres avec les hommes politiques à Washington, ceux du monde du cinéma à Hollywood, aussi bien qu'avec les industriels et les syndicalistes, allaient me permettre d'évaluer la nature des problèmes auxquels mes amis américains allaient être confrontés.

Au début d'août, je quitte Frank Buchman pour retourner en Europe et rejoindre ma fiancée Hélène de Trey : nous devons en effet nous marier en septembre. Je ne sais pas alors qu'il faudra attendre cinq longues années avant de revoir Buchman.

## Les années de guerre

**A** la fin d'août 1939, le traité germano-soviétique entre Hitler et Staline sonne le glas de la paix. Le 1<sup>er</sup> septembre, les armées allemandes attaquent la Pologne. L'URSS fait de même. Malgré la résistance héroïque des Polonais, broyés sous cette double agression, leur pays succombe en trois semaines.

En Suisse, le Conseil fédéral décrète la mobilisation générale. Tous les hommes de notre équipe du Réarmement moral se trouvent

ainsi dispersés dans leurs diverses unités militaires. Depuis l'hôtel Bristol, à Berne, trois jeunes femmes, Lucie Perrenoud, Claire Züst et Marie-Liette Pahud, établissent la liaison entre nous et contribuent à notre cohésion.

Dès le premier jour de la guerre, un rationnement alimentaire très strict est institué sous la direction d'Arnold Muggli, qui figure parmi nos amis. Cette mesure permet de distribuer équitablement les maigres ressources dont dispose notre pays.

A l'automne, alors que la Suisse est exposée à une campagne intense de propagande allemande, nous prenons l'initiative de proposer à nos trois stations de la radio nationale - Beromünster, Sottens et Monte-Ceneri - de programmer une série d'émission simultanées visant à renforcer la cohésion de notre peuple face à la propagande étrangère. C'est à cette occasion que Théo Spoerri et moi-même sommes reçus par le général Guisan, commandant en chef de notre armée, à son quartier général de Gümlingen, pour lui faire part de notre projet. Il nous donne son plein appui.

Il me tient à cœur de maintenir aussi nos liens avec nos amis à travers l'Europe. En février 1940, ma femme et moi allons passer quelques jours à Rome. Au cours de ce voyage, le chanoine de Bavier, procureur de l'abbaye de Saint-Maurice auprès du Vatican, me parle d'un diplomate allemand en poste à Berne qui avait été en contact avec nos amis du Réarmement moral aux Etats-Unis. Il me conseille d'aller le voir.

En mars, je suis invité à accompagner Gonzague de Reynold, le grand historien suisse, qui doit prononcer une conférence à Paris et à Bruxelles. J'en profite pour prendre contact avec nos amis en France et en Belgique.

Le général Guisan est très conscient de l'importance de la lutte idéologique qui permettrait de soutenir le moral de la Suisse. Il crée bientôt à cet effet, à l'Etat-major de l'armée, la section « Armée et Foyer ». Au printemps 1940, je reçois l'ordre de rejoindre cette

section et de prendre en charge son action auprès des troupes de langue française.

Après l'accalmie de l'hiver, l'offensive allemande déferle sur l'Europe. Le Danemark et la Norvège, les Pays-Bas et la Belgique, puis la France sont attaqués successivement par les divisions blindées et par la Luftwaffe, ce qui aboutit à un désastre général. Finalement, l'armistice demandé par le maréchal Pétain est signé le 22 juin 1940. Ces événements marquent profondément la Suisse. Chacun de nos concitoyens mesure l'extrême danger dans lequel se trouve notre pays.

C'est au cours de ce printemps tragique que nous prenons l'initiative de créer en Suisse un mouvement de résistance. La première rencontre a lieu dans notre appartement, à Berne. Théo Spoerri devient notre porte-parole. La Ligue du Gothard - c'est le nom que nous donnons à notre association - regroupe des hommes de toutes tendances politiques mais décidés à résister à l'assaut totalitaire. Des syndicalistes comme Charles Ducommun ou Émile Giroud y côtoient des écrivains comme Denis de Rougemont ou Gonzague de Reynold ou encore l'illustre agronome F.C. Wahlen, concepteur du plan d'autarcie agricole pendant la guerre.

Une de nos premières actions consiste à faire publier dans tous les grands journaux des pages entières appelant notre peuple à ne pas se décourager, à rester uni et à être prêt à résister. Nous voulions ainsi proclamer que notre pays entendait rester fidèle à sa tradition démocratique séculaire.

En juillet, sur la prairie du Rütli où, selon la tradition, la Suisse primitive a été fondée en 1291, le général Guisan réunit tous les chefs de notre armée pour affirmer sa volonté de résister et présenter le concept du réduit national qui va devenir la stratégie de la Suisse. Au cours de l'été 1940, notre section de l'Etat-major est chargée d'expliquer à toutes les unités de l'armée ce changement de notre stratégie militaire.

Bientôt, la nouvelle France occupée que deux de mes meilleurs amis français, Roger Faure et Raymond de Pourtalès, sont tombés au champ d'honneur à la fin du mois de mai, l'un et l'autre de façon héroïque. J'en suis profondément attristé.

Au cours de l'été, je donne suite au conseil de mon ami de Rome et prends contact avec Herbert Blankenhorn, alors conseiller à la Légation d'Allemagne à Berne. Au moment où le III<sup>ème</sup> Reich triomphe sur les champs de bataille, il m'explique pourquoi, selon sa conviction, l'Allemagne va perdre la guerre. C'est mon premier contact avec l'un des hommes qui fait partie de la Résistance allemande.

A l'automne de la même année, la Suisse se trouve dans une situation de danger extrême. De nombreux corps de troupes allemandes stationnés en France, sur l'autre flanc du Jura, sont prêts à intervenir pour occuper la Suisse et assurer à l'Allemagne le contrôle stratégique du passage des Alpes. Le moment est propice et l'on peut se demander pourquoi notre pays a échappé à cette menace. Il est impossible de répondre à cette question. La cause ne tient sans doute pas à notre seule préparation militaire ni au respect que l'Allemagne aurait eu de notre neutralité. Il semble plus probable aujourd'hui que Hitler voulait réserver toutes ses forces pour la préparation de l'attaque contre la Russie soviétique et qu'il ne suivit pas les propositions de son état-major.

En février 1941, j'entreprends un voyage à Lisbonne pour tenter de renouer des liens directs avec mes amis en Angleterre et aux États-Unis. J'avais espéré que deux d'entre eux, l'Américain Ken Twitchell et l'Anglais Roly Wilson, pourraient me rejoindre. Hélas, cet espoir reste vain.

Au retour du Portugal, je reçois à Lausanne, où ma femme et moi habitons alors, la visite d'Adam von Trott zu Solz, une des têtes pensantes de la résistance allemande. De quelques années mon aîné, il me fait une forte impression. Nous sommes sur la même

longueur d'onde sur de nombreux sujets. Au cours de cet entretien, il me demande si je pourrais envisager un voyage à Berlin pour voir certains de ses amis qui ne peuvent pas quitter l'Allemagne.

**P**endant les journées de Pâques 1942, nous réunissons à Macolin quelques-uns de nos amis du Réarmement moral. Trois de nos camarades français réussissent à nous rejoindre depuis la zone libre française. C'est au cours de ces journées qu'une idée s'impose à mon esprit, que je note ainsi : « Si la Suisse échappe à la guerre, notre tâche sera de mettre à la disposition de Frank Buchman un lieu où les Européens, déchirés par la haine, les souffrances et les ressentiments, pourront se retrouver : Caux est l'endroit. » Cette pensée me paraît tellement surprenante que je n'ose en parler à personne. « Caux est l'endroit... Caux est l'endroit. »

En novembre 1942, je reprends mon bâton de pèlerin pour effectuer un voyage plein de dangers à Berlin, au cœur d'un territoire que je considère comme ennemi. Officiellement, je pars pour une mission d'étude en Finlande, et Herbert Blankenhorn a obtenu pour moi un visa de transit via l'Allemagne. Je fais ainsi deux séjours à l'aller et au retour de Helsinki où je passe dix jours en compagnie d'un ami finlandais, Keikki Vuoristo, qui tombera lui aussi en 1944 en défendant son pays.

Un soir, à Berlin, alors que la Royal Air Force bombarde la ville, je rends visite à Hans Berndt von Haften, un haut fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères. Au cours de la conversation, il me pose sans ambages la question : « En tant que chrétien, a-t-on le droit de tuer Hitler ? » Depuis cette soirée, je comprends qu'un attentat suivi d'un coup d'Etat se prépare en Allemagne pour abattre Hitler et le régime national-socialiste.

En 1943, j'entre au Département des Affaires étrangères à Berne, dans la section préparant l'après-guerre ; je travaille sous les ordres du ministre Daniel Secrétan.

Le 7 avril 1944, un télégramme arrive des Etats-Unis, signé de Frank Buchman et de ses collaborateurs Morris Martin et Ken Twitchell, nous invitant, ma femme et moi, à venir aux Etats-Unis pour participer à une conférence destinée à préparer, elle aussi, l'après-guerre.

La Suisse se trouve alors enserrée dans l'étau des puissances de l'Axe : il est impossible de se rendre aux Etats-Unis. Pourtant, quelques jours plus tard, alors que je suis de garde auprès du Conseiller fédéral Pilet-Golaz, il vient me voir dans mon bureau vers minuit ; je lui montre le télégramme que je viens de recevoir. Après l'avoir lu avec attention, il me dit simplement : « Pourquoi pas, Mottu ? »

Mon patron, le ministre Secrétan, se montre très surpris de la réaction de Pilet-Golaz. Il pense avec raison qu'il n'y a aucune chance d'obtenir les autorisations nécessaires des Allemands.

A la fin avril, Adam von Trott arrive en Suisse ; il saisit immédiatement l'occasion offerte par ce voyage pour transmettre à Washington des informations secrètes sur les préparatifs du coup d'Etat. Il me promet de trouver le moyen de nous fournir un laissez-passer nous permettant de rejoindre Lisbonne. De son côté, Alan Dulles, chef des services secrets américains en Europe, qui réside à Berne, assure pouvoir m'obtenir un passage sur le Clipper de la Panam traversant l'Atlantique de Lisbonne à New-York.

Le 6 juin 1944, les troupes alliées débarquent en Normandie. Dix jours plus tard, alors que la bataille fait rage dans le nord de la France, nous nous embarquons à Zurich pour un voyage aventureux qui doit nous conduire à New-York via Stuttgart et le Portugal.

Le séjour à Stuttgart me permet d'absorber et de retenir par cœur les informations qu'Adam von Trott et ses amis désirent que je transmette à Washington. Trois jours plus tard, descendant de



l'appareil de la Lufthansa à Lisbonne, nous sommes reçus par les agents américains de l'OSS (Office of Strategic Service), précurseur de la CIA. Une semaine après, nous arrivons sains et saufs à New-York.

Les entretiens de Washington s'avèrent très pénibles. En effet, le président Roosevelt a pris une position négative au sujet de la résistance allemande ; depuis le début de la guerre, il se refuse à prendre au sérieux la réalité de cette opposition interne à Hitler. En fait, les Américains se trouvent prisonniers de leur propre propagande, considérant tous les Allemands comme des nazis.

Après une dizaine de jours passés à New-York et à Washington, nous rejoignons nos amis du Réarmement moral dans leur centre de conférences à Mackinac Island, au nord du Michigan. Frank Buchman nous attend en personne et les retrouvailles, après ces années de guerre, sont émouvantes. J'avais quitté en 1939 un homme débordant de vitalité ; celui que je retrouve se relève d'un sérieux accident de santé qui a failli lui coûter la vie en 1942. Ce qu'il a perdu en dynamisme, il le gagne en pensée créatrice pour les autres. Les mois que nous passons dans son intimité, alors que la guerre atteint son paroxysme en Europe, comme dans le Pacifique, restent gravés dans notre mémoire.

L'action du Réarmement moral a traversé une profonde mutation aux Etats-Unis durant ces années. « Island House », un hôtel désaffecté, a été mis à la disposition de Frank Buchman comme centre de formation. Toute l'intendance est prise en charge par le groupe rassemblé autour de lui.

Notre amie Elisabeth de Mestral, qui ne savait pas cuire un œuf lorsqu'elle avait quitté la Suisse, anime une équipe de cuisinières, qui produit jour après jour des repas simples mais délicieux. Un musicien écossais de grand talent, George Fraser, dirige un chœur dont le répertoire comprend de nombreuses chansons originales. Le texte et la musique sont créés sur place.

Depuis que l'Anglais Alan Thornhill, un proche de Buchman, a écrit une pièce qui a obtenu un grand succès, « The forgotten Factor » (L'Élément oublié), le théâtre devient pour cette équipe un moyen nouveau d'illustrer les idées du Réarmement moral.

En juillet, alors que nous sommes à Chicago pour assister à la Convention du parti démocrate qui présente le président Roosevelt, malgré sa santé déclinante, pour un quatrième mandat, avec le sénateur Harry Truman comme candidat à la vice-présidence, la nouvelle de l'attentat contre Hitler me parvient par la presse. Son échec me bouleverse ; je sais que mes amis de la résistance allemande sont maintenant en immense danger. Mais ce qui me choque tout autant, c'est que la nouvelle est présentée dans la presse américaine comme un fait divers sans signification.

Au cours de l'été, je fais part à Frank Buchman de la pensée qui m'était venue à Macolin, en 1942, au sujet de Caux. Quelle n'est pas ma surprise lorsqu'il me répond : « Je connais l'endroit. J'y suis allé, bien avant que tu sois né ! » A l'automne, tandis que nous visitons la maison familiale de Buchman à Allentown, nous trouvons parmi les cartes postales qu'il envoyait autrefois à sa mère un mot de Caux où il décrit sa montée aux Rochers de Naye par le train à crémaillère et sa visite à un ami dans l'après-midi au Caux-Palace !

Au début de décembre, nous nous embarquons sur un bateau de troupes à destination de Liverpool. Nous faisons partie d'un convoi de quarante navires qui avance en formation, escorté et protégé par des destroyers de la flotte américaine. L'Atlantique est alors infesté de sous-marins allemands.

Nous passerons quinze jours en Angleterre, tout d'abord à Tirley Garth, dans les Midlands, une propriété où se sont repliés de la capitale certains services administratifs du Réarmement moral, puis Londres et enfin le Suffolk où nous sommes invités dans leur

ferme par Peter et Doë Howard, qui joueront un grand rôle dans le Réarmement moral et que je rencontre pour la première fois.

La contre-offensive allemande des Ardennes bat son plein à cette époque et nous voyons d'Angleterre les escadrilles qui participent aux combats ou partent bombarder l'Allemagne.

En janvier 1945, j'entreprends encore un voyage en Suède pour prendre contact avec nos collègues scandinaves et essayer d'avoir des nouvelles de mes amis allemands. C'est là que j'apprends la triste vérité : condamnés à mort à la suite de leur participation au complot contre Hitler, Adam von Trott et Hans Berndt von Haften ont été pendus comme de vulgaires criminels et leurs corps exposés de manière infamante.

De retour en Angleterre, nous avons le privilège au début de février de prendre l'un des premiers trains reliant à nouveau Londres à Paris. Dans la capitale française, Marcel et Simone Roy réunissent dans leur bel appartement de la rue Camoëns tous nos amis français pour entendre le récit de ces voyages hors du commun. Nous retrouvons là beaucoup de visages connus, en particulier Robert et Diane de Watteville, dont le fils François est mort pour la France en juin 1940.

Les communications ferroviaires avec Genève ne sont pas encore rétablies, et nous repartons avec une voiture prêtée par la Légation de Suisse et de l'essence fournie par l'armée de l'air américaine ! Les retrouvailles avec nos deux petites filles après huit mois d'absence sont merveilleuses. Trudi Trüssel, qui était à notre service, et notre amie Lucie Perrenoud, appuyées par ma mère et les parents d'Hélène, avaient pris un soin infini de nos enfants.

Pendant les journées de Pâques 1945, l'équipe suisse du Réarmement moral se retrouve à l'hôtel des Salines, à Bex, pour entendre le récit de nos expériences.

Le 8 mai 1945, l'armistice est signée. La guerre en Europe se termine mais il faudra attendre la reddition du Japon, à la suite des bombes atomiques lâchées sur Hiroshima et Nagasaki, pour vivre, au début d'août, la fin des hostilités.

## L'après-guerre

**A**près huit mois d'absence, je reprends mon travail au département des Affaires étrangères à Berne. M. Pilet-Golaz a donné sa démission en décembre et l'Assemblée fédérale a nommé à sa place Max Petitpierre, que j'avais connu pendant la guerre par mes contacts de la Ligue du Gothard.

Au printemps 1945, peu après la rencontre de Bex, l'idée s'impose à moi de renoncer à mon ambition de faire une carrière diplomatique. Je prends la décision, appuyé par ma femme, de donner ma démission afin de me consacrer entièrement à l'action du Réarmement moral.

L'idée jaillit alors de louer un hôtel pour réunir nos amis pendant quelques semaines et mettre sur pied une sorte de « Mackinac miniature » dans le même esprit que nous avons vu à l'œuvre l'été précédent aux Etats-Unis. La rencontre de Grimmialp, dans la vallée du Simmental, va beaucoup contribuer à souder notre équipe.

La guerre terminée, Frank Buchman souhaite ardemment réunir à Mackinac des représentants des équipes du Réarmement moral du monde entier afin d'étudier la suite à donner à l'action entreprise. J'espérais beaucoup que Théo Spoerri, avec lequel j'ai travaillé étroitement pendant la guerre, pourrait faire partie de la délégation suisse ; malheureusement, cela ne lui est pas possible. Notre groupe, en fin de compte, se compose de huit personnes, dont Robert Hahnloser, diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale

de Zurich et collaborateur du professeur Carrard, et Erich Peyer, accompagné de son épouse Emmy.

Les transports en direction des Etats-Unis se trouvent embouteillés par le retour des GI's américains. Il est donc très difficile de traverser l'Atlantique. Notre groupe se met en route au début d'août pour une première étape vers Paris, où un ami, Maurice Nosley, obtient pour nous des autorisations de passage de la part de l'armée américaine.

Après bien des péripéties, les différentes délégations venues d'Europe se retrouvent à Mackinac à la fin d'août. Nous y passerons deux mois extraordinaires. Pour la première fois, Peter Howard fait la connaissance de Frank Buchman. C'est au cours de ces mois que se forme le trio suisse : Robert Hahnloser, Erich Peyer et Philippe Mottu, qui seront à l'origine de la création du centre de Caux.

Robert Hahnloser et moi resterons en fait six mois aux Etats-Unis. Nos épouses, Dorli et Hélène, demeurées en Suisse, attendaient l'une et l'autre un enfant. Le père de Robert décède en octobre. A ma grande surprise, Robert décide de prolonger son séjour outre-Atlantique. Nos deux fils naîtront en notre absence, mais nous estimons l'un et l'autre que nous devons nous préparer pour une grande tâche : reconstruire l'Europe déchirée par la haine, l'amertume et la souffrance.

Une nouvelle émouvante me parvient à ce moment de ma femme. Clarita von Trott, la veuve de notre ami allemand, vient de séjourner dans notre maison avec ses enfants. Comme nous avons entrepris des recherches pour la retrouver et savions qu'elle avait été emprisonnée et séparée de ses filles pendant quelque temps, nous sommes reconnaissants de savoir qu'elle est libre et qu'elle est en bonne santé.

En février 1946, Robert et moi sommes de retour en Suisse. Nous avons proposé pour les journées de Pâques une rencontre de notre équipe suisse avec des amis européens. Nous voulions la tenir à Interlaken, lieu de la première assemblée du Réarmement moral en 1938.

En mars, cependant, une lettre de Ken Twitchell nous avise que Frank Buchman, après avoir longtemps hésité sur la prochaine initiative à prendre, a décidé de revenir en Europe avec une forte équipe. Il espère arriver en Angleterre à la fin avril et compte venir en Suisse en août et septembre pour une assemblée au plan mondial. Robert se trouve alors en période de service militaire en Suisse centrale. Je vais donc le voir pour décider des démarches à entreprendre. Nous retenons trois endroits possibles pour l'assemblée proposée par Buchman : Interlaken, le Bürgenstock et Caux. Les contacts établis avec les deux premiers lieux échouent. Pour moi, le doute n'est plus possible : « Caux est l'endroit. »

Au début d'avril, Hélène et moi prenons la route depuis Berne pour monter à Caux. En longeant la longue façade du Caux-Palace, je me demande ce que nous allons trouver. Tout est vide, sans âme qui vive. Pour finir, je tombe sur le gardien de l'édifice, Robert Auberson, qui nous raconte les avatars du Palace pendant la guerre. Il nous indique que l'hôtel appartient désormais à la Banque populaire suisse, à Montreux. Sans plus attendre, je vais voir le directeur de la banque et découvre que l'hôtel est à vendre. Des pourparlers sont en cours avec un groupe français désireux de l'acheter.

Le 11 avril, j'écris à Frank Buchman à Washington pour lui faire un rapport sur ce que nous avons découvert. Il y a bien sûr une différence fondamentale entre louer un hôtel pour une assemblée de deux mois ou acheter un hôtel pour en faire ce que je nomme « un Mackinac suisse ». Ce sont les circonstances qui nous conduiront à la décision d'acheter le Caux-Palace.

La rencontre européenne d'Interlaken, dont la tenue nous avait paru de toute façon nécessaire, se déroule pendant deux semaines en avril et dépasse toutes nos espérances. Plus de 600 personnes y prennent part et y trouvent un souffle rafraîchissant après six années de guerre. 180 personnes venues de France, de Belgique, des Pays-Bas, de Suède, du Danemark et d'Italie y côtoient plus de 400 Suisses. Grâce à l'aide de l'aumônier en chef de l'Armée française d'occupation, il est possible d'y accueillir les quatre premiers Allemands. Plusieurs officiers des armées alliées en Allemagne et en Autriche participent également à la rencontre.

Le 28 avril, j'écris à Frank Buchman pour lui annoncer que les négociations avancent et que la banque demande une promesse d'achat ferme pour le vendredi 3 mai à minuit. Je lui confirme que Robert, Erich et moi sommes convaincus qu'il s'agit là d'une occasion à saisir. Quelques jours plus tard, je reçois à Interlaken un appel téléphonique de Buchman. Parti de New-York, son bateau vient d'accoster à Southampton. Il me donne son accord pour l'achat du Caux-Palace. Les Suisses sont-ils prêts à fournir les fonds nécessaires, me demande-t-il. Avec calme mais en tremblant, je lui réponds : oui. C'est pour moi un acte de foi, un saut dans l'inconnu.

Le lendemain, j'apporte à M. Brandt, directeur de la Banque populaire suisse à Montreux, un chèque de 100.000 francs qui nous assure la priorité par rapport au groupe concurrent. Le syndic de Montreux, Albert Mayer, le président du Conseil d'administration de la Société immobilière de Caux, Lucien Chessex, fils du fondateur du Caux-Palace, le directeur du Journal de Montreux et celui du Chemin de fer des Rochers de Naye sont intervenus entre temps auprès de la banque pour qu'elle accorde la préférence à notre projet.

La négociation finale du contrat a lieu à Berne, le 25 mai 1946, avec le directeur général de la Banque populaire suisse, M. Hadorn. Le groupe français avait offert 1.250.000 francs avec l'intention de

démanteler le Caux-Palace de tout son mobilier et de ses installations. L'hôtel serait devenu une coquille vidée de son contenu, pour tout dire une ruine.

Robert Hahnloser et moi négocions pour obtenir un prix plus favorable en arguant du fait que nous avons pour but de contribuer à la reconstruction de l'Europe. Nous espérons que la banque prendra ainsi sa part à une telle action.

J'assure à M. Hadorn que nous sommes prêts à accepter le prix que, dans son âme et conscience, il estime que nous devons payer. Après un silence qui me paraît une éternité, il donne son dernier prix : 1.050.000 francs payables au 31 décembre avec un premier versement de 450.000 francs à la fin juin.

Pour la petite histoire, ajoutons que la construction et l'équipement du Caux-Palace avaient coûté plus de six millions de francs-or au début du siècle !

Le week-end suivant, nous réunissons nos amis suisses à Interlaken pour les mettre au courant de la situation. L'accueil qu'ils font à nos propositions est pour nous une expérience inoubliable. Une centaine d'entre eux font des sacrifices coûteux pour trouver les fonds nécessaires ; à la fin juin, nous sommes en mesure de faire le premier versement.

Robert Hahnloser monte tout droit à Caux et réunit une équipe venue de tous les coins de Suisse et d'Europe pour nettoyer, repeindre, équiper et remettre en état de marche cette immense maison qui doit être prête pour accueillir Frank Buchman.

Au début de juin, je me rends avec Hélène à Londres pour voir Frank Buchman. Le jour de son anniversaire, je lui remets au nom des Suisses une clé symbolique de la maison sur la montagne. C'est à cette occasion que nous proposons que le Caux-Palace soit appelé dorénavant « Mountain House » en reconnaissance pour tout ce



que nous avons reçu pendant notre séjour à « Island House », à Mackinac.

**A** la mi-juillet, Frank Buchman arrive à Caux, suivi bientôt d'une équipe de 150 personnes venues de Londres. Cette première rencontre véritablement internationale permet à de nombreux amis du monde entier de se retrouver et de se concerter sur les perspectives d'avenir. Frank Buchman a très à cœur que l'Allemagne soit bien représentée mais, au cours de cette première année, il ne sera possible d'accueillir qu'une quinzaine d'Allemands.

Dans le courant de ce premier été à Caux, Frank Buchman reçoit la visite d'un prince d'une famille royale qui s'est réfugié à Montreux pendant la guerre. Alors qu'il le raccompagne à la porte de Mountain House, son invité fait un geste de la main en direction du Grand Hôtel, situé un peu plus haut, et lui demande s'il appartient aussi au Réarmement moral. Me regardant avec insistance, Frank Buchman lui répond : « Not yet ! » (Pas encore).

De fait, quelques mois plus tard, Robert entame une négociation pour acheter cet hôtel, alors qu'Emmanuel de Trey, de Lausanne, décide d'acquérir l'Hôtel Maria, proche de Mountain House, pour l'offrir au Réarmement moral.

La conférence est à peine terminée que nous commençons des travaux de transformation importants dans la grande maison. La salle de bal du Caux-Palace devient un théâtre.

Le syndic de Morges, Alfred André, nous offre de reconstruire, à ses propres frais, avec des matériaux du Pays de Vaud, le hall d'entrée de Mountain House. Un maître ferronnier de Bulle, Willy Brandt, conçoit un magnifique candélabre en fer forgé pour l'éclairage du hall.

En achetant les actions de la Société immobilière de Caux, nous sommes devenus aussi propriétaires de l'église catholique située

sur le terrain. Je prends contact avec Mgr François Charrière, que je connais bien depuis 1937, et conclus un arrangement avec lui pour qu'un aumônier soit présent à Caux durant les conférences. J'ai toujours espéré que la chapelle de Caux serait consacrée un jour à saint Nicolas de Flue, le pacificateur de la Suisse.

Robert Hahnloser et moi avons signé le contrat d'achat de Mountain House. Il s'agit alors de donner une base juridique à cette propriété. Je consulte à Lausanne le notaire de la famille de Trey, qui propose la création d'une Fondation pour le Réarmement moral. Les statuts sont rédigés avec grand soin. Puis il faut entreprendre des démarches auprès du gouvernement vaudois pour qu'elle soit reconnue d'intérêt général et affranchie des impôts sur les dons provenant de sacrifices souvent très coûteux. Le Département fédéral de l'Intérieur est désigné comme autorité de surveillance.

Le premier conseil de la fondation formé en 1946 comprend Robert Hahnloser, Erich Peyer, Konrad von Orelli, mon vieil ami Jules Rochat et moi-même qui en assume la présidence.

Au printemps 1947, nous prenons contact avec le Dr Hans Schönfeld, que nous avons rencontré à Stuttgart avec Adam von Trott en juin 1944, pour lui demander de nous aider à préparer une liste de personnalités allemandes qui pourraient être invitées à la conférence de l'été.

C'est ainsi que sont réunis les noms de 150 personnes - camarades de la résistance allemande, hommes politiques et professionnels des médias, industriels et syndicalistes. Notre ministre des Affaires étrangères, Max Petitpierre, donne l'ordre aux consulats suisses d'accorder des visas d'entrée gratuits pour ces personnalités.

Mais il faut surtout obtenir des forces d'occupation en Allemagne les autorisations nécessaires pour que ces personnes puissent sortir du pays. Par l'intermédiaire de son beau-père, le sénateur

américain Alexander Smith, notre ami Ken Twitchell entreprend des démarches à Washington et rencontre le secrétaire d'Etat du Président Truman, le général Marshall, qui donne les directives nécessaires au général Clay, en Allemagne. Il en est de même pour Lord Pakenham, responsable de la zone d'occupation britannique.

Déjà, pendant la guerre, j'avais acquis la conviction que la réconciliation franco-allemande serait la clé de l'avenir de l'Europe. Pendant les premières années de Caux, entre 1946 et 1950, plus de 5.000 ressortissants d'Allemagne et de France vont se rencontrer à Mountain House. En 1947, Clarita von Trott passe deux mois à Caux. Elle y rencontre Irène Laure, secrétaire générale des Femmes socialistes françaises et membre de l'Assemblée constituante, qui avait accumulé pendant les années de guerre une haine farouche à l'encontre des Allemands. Le contact entre ces deux femmes déclenchera une étincelle qui à son tour contribuera à mettre en marche un processus irréversible conduisant au rapprochement entre les deux pays. Au cours de la même année, Erich et Emmy Peyer nouent une amitié durable avec Konrad Adenauer et sa famille. Ils se donneront sans compter pour le renouveau de l'Allemagne.

En 1937, j'avais rencontré à Oxford un Japonais issu d'une grande famille de son pays, Takasumi Mitsui. En 1948, je le retrouve aux Etats-Unis au sein d'un premier groupe de Japonais invité par Frank Buchman à participer à une rencontre du Réarmement moral en Californie.

Au début de 1950, Ken Twitchell et un autre Américain, Basil Entwistle, se rendent au Japon à l'invitation de Mitsui et de ses amis. En quelques mois, ils préparent la venue à Caux, pour trois semaines en juillet, d'une délégation japonaise de premier plan. Avant de quitter le Japon avec l'autorisation du général MacArthur, les cinquante personnalités qui composent cette délégation sont reçus par le premier ministre Yoshida. Ce dernier

leur confie que leur mission revêt à ses yeux autant d'importance que celle qui avait ouvert le Japon à l'Occident en 1874. A la fin de leur séjour à Caux, l'un d'entre eux, le maire d'Hiroshima, me remet une croix, sculptée dans un camphrier ayant survécu à la bombe atomique, en geste de remerciement pour l'hospitalité des Suisses.

Au printemps de la même année, Robert Hahnloser, avec qui j'avais travaillé très étroitement, nous quitte brusquement, terrassé dans son sommeil. Nous devons nous rendre ensemble le lendemain à Rome pour voir Frank Buchman. Il n'est âgé que de quarante-deux ans. Terrible épreuve pour sa femme Dorli et ses quatre jeunes garçons. Pour moi, c'est un déchirement après cinq ans de travail intense en commun. Nous étions très complémentaires et prenions toutes nos décisions ensemble.

Cependant, au cours de ces cinq années, la première étape du centre de rencontres de Caux a été franchie ; le Réarmement moral dispose désormais d'un instrument qui se révélera précieux au cours des cinquante prochaines années.

## **Le siècle à venir**

**Q**u'il me soit permis, à la suite de ce récit, de m'adresser maintenant aux jeunes, ceux qui ont aujourd'hui moins de trente ans.

A la fin de la seconde guerre mondiale, nous nous trouvions devant un immense défi. Pour tenter d'y répondre, nous nous sommes donnés de toutes nos forces. En chemin, nous avons fait bien des erreurs ; ce qui importe, cependant, n'est pas le succès mais la volonté tenace d'essayer de résoudre les problèmes concrets des hommes de notre temps.

Dans moins de quatre ans, vous serez à l'aube d'un nouveau millénaire. Que vous réservent les cinquante prochaines années ? Il

est difficile de prévoir l'avenir et, pourtant, nous pouvons discerner dès maintenant les contours du défi que vous aurez à affronter.

Même si l'accroissement démographique ralentit, la population de notre planète va vraisemblablement doubler et atteindre 10 à 12 milliards d'êtres humains au milieu du XXI<sup>ème</sup> siècle.

La prise de conscience de la finitude de notre planète va obliger votre génération à gérer d'une manière responsable les ressources limitées de l'air, de l'eau, de la terre et du sous-sol.

La proportion du poids de l'Asie va devenir prépondérante et des grands pays comme l'Inde, la Chine, l'Indonésie et le Japon exerceront une influence majeure sur le monde.

Le taux de natalité des pays européens se trouvant en dessous de la moyenne, on assistera probablement à des transferts importants de populations venant d'autres continents vers l'Europe.

Le développement conjoint du téléphone à l'échelle du monde et des ordinateurs personnels va permettre une diffusion extraordinaire des connaissances et des informations. Il servira de fondement à une société civile plus active et responsable, conduisant à une nouvelle structure de la démocratie.

Notre siècle a voué un culte aux droits de l'homme ; le XXI<sup>ème</sup> sera dans l'obligation de mettre l'accent sur la responsabilité et la participation de chacun à la société civile.

Le statut de la femme, qui a commencé à se modifier au XX<sup>ème</sup> siècle, va sans doute trouver sa plénitude au cours du siècle prochain.

Les conflits de caractère ethnique, religieux et économique vont proliférer et votre génération devra apprendre à combler les fossés séparant les hommes et les communautés comme à guérir les blessures, cela afin de forger un avenir aux générations qui suivront la vôtre.

Souvent, en pensant à l'avenir de mes petits-enfants, je suis angoissé de voir s'accumuler tant de difficultés. Pourtant, en réfléchissant à la manière dont nous avons été conduits pas à pas au cours de notre vie, je suis plein d'espérance pour la vôtre.

Selon la prophétie d'André Malraux, le siècle à venir verra, je l'espère de tout mon cœur, le retour aux valeurs spirituelles, fondement indispensable à la marche en avant de l'humanité.

Permettez-moi de vous souhaiter « bon vent » pour ce grand voyage des cinquante prochaines années. Que Dieu vous bénisse !